

MONTAIGNE

« ESSAIS »

Livre III

Traduction en français moderne
d'après le texte de l'édition de 1595
par Guy de Pernon

*La mise en page de ce document
a été réalisée sur Macintosh avec L^AT_EX*

Dernière révision le 16 janvier 2007



FIG. 1 – *Montaigne (Musée de Chantilly)*

Chapitre 11

Sur les boîtes.

1. Il y a deux ou trois ans que l'on a raccourci l'année en France de dix jours. Que de changements devaient suivre cette réforme! C'était véritablement remuer le ciel et la terre à la fois... Et pourtant, rien n'a changé: mes voisins trouvent le moment où il faut faire leurs semailles, leur récolte, celui qui est opportun pour leurs affaires, les jours qui sont nuisibles et propices, et tout cela à l'endroit même où ils avaient placé de tout temps ces choses-là. L'erreur n'affectait en rien nos façons de faire, et sa correction n'y change rien. C'est qu'il y a tant d'incertitude en tout! Et tant notre perception des choses est grossière, obscure, et obtuse. On dit que cette mise à jour aurait pu être faite de façon moins malcommode: en soustrayant, pendant quelques années, comme le fit Auguste, le jour supplémentaire des années bissextiles, qui de toutes façons est un jour de gêne et de trouble, jusqu'à ce que l'on soit parvenu à combler le décalage (ce qui n'est même pas le cas avec cette correction, puisque nous conservons un arriéré de quelques jours). On aurait d'ailleurs pu, du même coup, prévoir l'avenir, en ordonnant qu'après le retour d'un certain nombre d'années, ce jour extraordinaire soit toujours supprimé, de sorte que l'erreur de nos comptes ne puisse plus désormais excéder vingt-quatre heures.

Le
calendrier
grégorien.

2. C'est que nous n'avons pas d'autre façon de calculer le temps que de compter les années. Il y a si longtemps que les hommes font ainsi! Et c'est pourtant une méthode que nous n'avons pas encore bien fixée, au point que chaque jour nous

nous demandons comment les autres peuples s’y sont pris, et quelle forme ils lui ont donnée. Que dire de ce que racontent certains, que les cieux se resserrent vers nous en vieillissant, et nous plongent dans l’incertitude en ce qui concerne le décompte des heures et des jours? Et même en ce qui concerne les mois, si l’on en croit Plutarque, qui dit que de son temps l’astronomie n’avait pas encore été capable de déterminer le mouvement de la lune? Nous voilà bien, pour tenir le registre des choses du passé!

3. Je rêvassais à l’instant, comme souvent, sur le fait que la raison humaine est un instrument libre et flou, ô combien! Je vois souvent que les hommes préfèrent le plus souvent rechercher la raison des faits qu’on leur soumet, plutôt que d’en chercher la vérité : ils négligent les présupposés, mais examinent avec soin les conséquences ; ils négligent les faits et s’empressent d’en chercher les causes. Plaisants chercheurs de causes! La connaissance de celles-ci ne concerne que celui qui a la conduite des choses ; non à nous, qui nous contentons de les subir, et qui en avons l’usage parfaitement plein, en fonction de nos besoins, sans en pénétrer l’origine ni l’essence. Le vin n’est pas plus agréable à celui qui en connaît les qualités premières – au contraire. Le corps et l’âme suspendent et altèrent d’eux-mêmes leur droit à l’usage des choses de ce monde en y mêlant des prétentions scientifiques. Nous sommes sensibles aux effets, mais nullement aux moyens. La détermination des choses et leur attribution sont le fait du commandement et de la maîtrise, de même que leur acceptation est le fait de l’apprentissage et de la sujétion. Mais revenons à nos habitudes.

4. On commence généralement ainsi : « Comment cela peut-il être? » Mais il faudrait dire : « Est-ce que cela est? » Notre raison est capable de tisser cent autres mondes, et d’en trouver les principes et l’organisation : elle n’a besoin ni de matière, ni de support. Laissez-la courir, elle bâtit aussi bien sur le vide que sur le plein, et avec du néant qu’avec de la matière.

Capable de donner du poids à la fumée.

5. Dans presque tous les cas, je trouve qu’il faudrait dire : « Il n’en est rien », et j’emploierais volontiers cette réponse, mais je n’ose, car on s’écrierait que c’est un faux-fuyant dû à la faiblesse de mon esprit et à mon ignorance. Il me faut donc généralement bavarder par souci de bonne compagnie, et traiter de sujets et

récits légers auxquels je ne crois pas du tout. Il faut dire aussi qu'il est un peu brutal et grossier de nier tout net un fait que l'on vous soumet. Et la plupart du temps, les gens ne manquent pas d'affirmer qu'ils ont vu cela, surtout quand il s'agit de choses qu'il est difficile de faire croire ; ou bien ils citent des témoins dont l'autorité va arrêter notre contradiction. C'est donc pour cela que nous connaissons les fondements et les modalités de mille choses qui n'ont jamais existé. Et tout le monde se dispute sur mille sujets, dont le pour et le contre sont faux ! « *Le faux est si proche du vrai que le sage doit éviter de se risquer en terrain si périlleux.* »

Cicéron [3],
II, 21.

6. La vérité et le mensonge ont le même visage, le même port, le même goût, la même allure : nous les regardons d'un même œil. Je trouve que nous ne faisons pas seulement preuve de lâcheté face à la tromperie, mais que nous cherchons à nous y laisser enfermer, et que nous poussons les gens à le faire. C'est que nous aimons à nous embrouiller dans ce qui est vain, parce que c'est là quelque chose qui est conforme à notre être propre.

7. J'ai eu dans ma vie l'occasion d'assister à la naissance de plusieurs miracles. Même s'ils sont morts dès leur naissance, nous ne pouvons nous empêcher d'imaginer le cours qu'ils auraient pris s'ils avaient vécu. Car il suffit de tenir le bout du fil pour en dévider autant qu'on le veut ; et il y a plus loin de rien à la plus petite chose du monde qu'il n'y en a de celle-là jusqu'à la plus grande. Or les premiers à se régaler de ce début de choses étranges se mettent à répandre leur histoire et, sentant bien par les résistances qu'on leur oppose où se trouvent les choses difficiles à faire admettre, calfeutrent cet endroit avec quelque faux élément. Outre cela « *à cause de la tendance innée chez l'homme à développer des rumeurs,* » nous nous faisons naturellement scrupule de ne pas rendre ce qu'on nous a prêté sans quelque intérêt usuraire, et ajouts de notre cru. L'erreur individuelle engendre l'erreur publique, et celle-ci, à son tour, engendre l'erreur individuelle. Ainsi toute cette construction va-t-elle en s'étoffant, et se renforçant, de main en main, au point que le témoin le plus éloigné en est mieux instruit que le plus voisin, et le dernier informé en est bien plus persuadé que le premier. C'est là une progression naturelle, car quiconque croit quelque chose estime que c'est un devoir de charité d'en persuader un autre, et pour ce faire, ne

craint pas d'y ajouter quelque chose de son invention, qu'il juge nécessaire pour que son récit vienne à bout de la résistance qu'il rencontre chez l'autre, et combler le manque qu'il croit observer chez lui.

8. Moi-même, qui me fais particulièrement scrupule de mentir et qui ne me soucie guère de donner du crédit et de l'autorité à ce que je dis, je m'aperçois pourtant que dans les questions dont j'ai à traiter, lorsque je suis échauffé par la résistance qu'un autre m'y oppose ou par la chaleur même de ma narration, je grossis et enfle mon sujet, par la voix, les mouvements, la vigueur et la force des mots, ainsi que par extension et amplification – et non sans dommage pour la simple vérité. Mais je m'y prends pourtant de telle façon que, au premier qui me calme, et me demande la vérité toute nue et crue, je quitte soudain mon exaltation et la lui donne, sans exagération, sans emphase ni remplissage. Une façon de parler vive et bruyante comme la mienne s'emporte facilement jusqu'à l'hyperbole.

9. Il n'est rien vers quoi les hommes soient plus couramment tendus qu'à faire passer leurs opinions. Quand les moyens ordinaires pour cela ne nous suffisent pas, nous y ajoutons le commandement, la force, le fer et le feu. Il est bien triste d'en être réduits à ce point que la meilleure pierre de touche de la vérité soit la multitude des croyants, quand, dans la foule, le nombre des fous surpasse à ce point celui des sages. « *Comme si rien n'était aussi répandu que l'absence de jugement.* » « *Quelle autorité peut tirer la sagesse d'une multitude de fous?* » C'est une chose difficile que de maintenir son jugement contre les opinions communes. La conviction première, qui vient au sujet lui-même, s'empare d'abord des gens simples; et à partir de là, elle se répand chez ceux qui ont un certain savoir et du jugement, du fait de l'autorité qu'elle a acquise par le nombre et l'ancienneté des témoignages. Pour moi, quand je n'en crois pas un, je n'en crois pas cent fois un, et je ne juge pas non plus les opinions selon leur ancienneté.

10. Il y a peu de temps, un de nos princes, dont la goutte avait gâté la bonne constitution et le caractère allègre, se laissa persuader par le récit que l'on faisait des merveilleuses interventions d'un prêtre qui, par le moyen de paroles et de gestes guérissait toutes les maladies, tant et si bien qu'il fit un long voyage pour aller le consulter. La force de son imagination per-

Cicéron [4],
II, 39.

Saint
Augustin
[2], Vi, 10.

suada si bien ses jambes qu'elles en furent comme endormies pour quelques heures, et qu'il put s'en servir, ce qu'elles ne savaient plus faire depuis longtemps. Si le hasard avait permis à cinq ou six affaires comme celle-là de s'accumuler, ils auraient pu faire de ce « miracle » une réalité. On trouva par la suite tant de naïveté et si peu d'habileté chez l'architecte de telles œuvres qu'on ne le jugea même pas digne d'un châtement, et c'est certainement ce que l'on ferait dans la plupart des cas de ce genre si on les regardait de près et sur place. « *Nous sommes étonnés par les choses que nous voyons de loin.* » C'est ainsi que notre vue nous présente souvent des images étranges qui s'évanouissent quand nous nous en approchons : « *La vérité ne suffit jamais à la renommée.* »

Sénèque [11],
CXVIII.

Quinte-Curce
[9], IX, 2.

11. Il est étonnant de voir comment de si fortes convictions ont eu des débuts anodins, sont nées de causes frivoles. Cela même empêche de s'informer à leur sujet, car pendant que l'on recherche les causes et les fins fortes, importantes, et dignes d'un si grand nom, on perd de vue les vraies : elles échappent à notre vue du fait de leur petitesse. Et il est vraiment nécessaire de faire appel à un enquêteur compétent, attentif et subtil dans ce genre de recherche ; il faut qu'il soit impartial, et sans idées préconçues. Jusqu'à présent, tous ces miracles et événements étranges ne se sont pas montrés à moi. Je n'ai vu dans le monde rien de plus extraordinaire et de prodigieux que moi-même : on se fait à n'importe quelle étrangeté au fil du temps et par la force de l'habitude ; mais plus je m'examine et me connais, plus mon anomalie me frappe et m'étonne, et moins je me comprends !

12. Le droit de susciter et propager des événements de ce genre appartient en premier au hasard. Comme je passais avant-hier dans un village à deux lieues de chez moi, j'ai trouvé l'endroit encore tout chaud d'un miracle qui venait d'être éclairci, mais dont tout le voisinage s'était occupé pendant plusieurs mois, et dont les provinces voisines commençaient à s'émouvoir et les gens de toutes conditions y accourir en grosses troupes. Un jeune homme de l'endroit s'était amusé une nuit à simuler dans sa maison la voix d'un esprit, sans autre idée sur le moment que de faire une bonne farce. Mais celle-ci avait un peu mieux réussi qu'il ne l'avait espéré, et pour la renforcer encore un peu, il y avait associé une fille du village, complètement simplette et niaise, et pour finir, ils furent même trois de même âge et même valeur à y

prendre part. De prêches domestiques ils en vinrent aux prêches publics, se cachant sous l'autel de l'église, ne parlant que de nuit et défendant qu'on y apporte la moindre lumière. Les paroles qu'ils proféraient visaient à la conversion du Monde et agitaient la menace du Jugement Dernier, car ce sont là en effet les sujets sous l'autorité desquels l'imposture se cache le plus aisément. Ils en vinrent à simuler quelques visions et actes si niais et ridicules que c'est à peine s'il en est d'aussi grossiers dans les jeux des enfants ; mais pourtant, si la chance avait voulu leur accorder un peu de ses faveurs, qui sait jusqu'où ces plaisanteries seraient allées ? Ces pauvres diables sont en prison à l'heure qu'il est ; ils subiront probablement le chatiement de la sottise commune ; mais je me demande si quelque juge ne se vengera pas, sur eux, de la sienne ? On voit clair dans cette affaire parce qu'elle a été révélée au grand jour ; mais dans plusieurs autres du même genre, où notre connaissance est prise en défaut, je pense qu'il nous faudrait suspendre notre jugement, aussi bien pour les rejeter que pour les accepter.

13. Il se commet beaucoup d'erreurs dans le monde, ou pour le dire plus hardiment, toutes les erreurs du monde viennent de ce qu'on nous apprend à craindre de reconnaître notre ignorance, et que nous sommes contraints d'accepter tout ce que nous ne pouvons réfuter. Nous parlons de tout en termes catégoriques et dogmatiques. Le style usuel dans la Rome ancienne voulait que la déposition d'un témoin oculaire, tout comme ce qu'un juge ordonnait avec son savoir le plus sûr, devait se faire sous cette forme : « Il me semble. » On me fait haïr des choses vraisemblables quand on me les présente comme infaillibles. J'aime ces mots, qui amollissent et modèrent la témérité de nos déclarations : *Peut-être, en quelque façon, quelque, on dit, je pense*, et autres semblables expressions. Si j'avais eu à éduquer des enfants, je leur aurais si bien mis en la bouche cette façon de répondre en questionnant, plutôt qu'en décidant : « *Qu'est-ce à dire ? Je ne comprends pas cela. Il se pourrait. Est-ce vrai ?* » qu'ils seraient demeurés à soixante comme des apprentis, plutôt que de se donner l'air de savants à dix ans, comme ils le font. Celui qui veut se guérir de son ignorance doit commencer par la confesser. Iris est la fille de Thaumantis. L'étonnement est le fondement de toute philosophie, la recherche son progrès, l'ignorance son terme. Mais il y a vraiment

une ignorance forte et digne, qui ne le cède en rien en honneur et en courage à la connaissance : telle que pour la concevoir, il ne faut pas moins de savoir que pour concevoir la connaissance.

14. Dans mon enfance, j'ai vu un compte rendu que Corras, conseiller au Parlement de Toulouse avait fait imprimer, sur un événement étrange : un homme qui se faisait passer pour un autre. Il me sembla, je m'en souviens (et j'ai oublié le reste), qu'il avait fait de l'imposture de celui qu'il jugea coupable quelque chose de si extraordinaire et qui dépassait tellement notre connaissance – comme la sienne, à lui qui pourtant était juge – que je le trouvais bien hardi de rendre un arrêt qui le condamnait à être pendu. Admettons plutôt une forme d'arrêt qui dise : « La Cour n'y comprend rien », plus librement et plus ingénument que ne le firent les Aréopagites qui, se trouvant aux prises avec une affaire qu'ils ne pouvaient parvenir à élucider, ordonnèrent que les parties devaient comparaître cent ans plus tard.

15. Les sorcières de mon voisinage peuvent craindre pour leur vie à chaque fois qu'un nouvel auteur vient étayer leurs visions. Pour relier les exemples que la parole divine nous donne de ces choses-là, exemples absolument certains et irréfutables, et les relier aux événements de notre vie moderne, il faut une intelligence autre que la nôtre, puisque nous n'en voyons ni les causes ni les moyens. Peut-être appartient-il à ce seul et tout-puissant témoignage de nous dire : « Celui-ci est un sorcier, celle-là une sorcière, et non cet autre. » Il faut s'en remettre à Dieu en cette matière, c'est vraiment le cas, et non pas à un homme quelconque, frappé lui-même d'étonnement par ce qu'il nous raconte – ce qui est bien normal, s'il n'a pas perdu toute sa raison – que ce soit à propos d'un autre ou à propos de lui-même.

16. Je suis un peu lourdaut, je m'attache à ce qui est matériel et vraisemblable, évitant les reproches antiques : « *Les hommes croient surtout ce qu'ils ne comprennent pas.* » « *L'esprit humain a tendance à ajouter foi aux choses obscures.* » Je vois bien que je suscite la colère : on me défend de douter de ces choses-là, sous peine d'injures abominables. Voilà bien une nouvelle façon de persuader ! Mais grâce à Dieu, ma croyance ne se manipule pas à coups de poing. Que l'on réprimande ceux qui accusent l'opinion générale d'être fausse : moi je ne l'accuse que d'être hardie et difficile à croire. Et je condamne avec tout le

Aut. inconnu.

Tacite [12], I, 22.

Cicéron [3],
II, 27.

monde l'opinion opposée, quoique moins catégoriquement. Celui qui impose son point de vue par défi et autorité montre que la raison n'y est pas pour grand-chose. Dans une « dispute » d'école, verbale, que les tenants aient autant d'apparence de raison que leurs contradicteurs – soit. « *Que l'on dise que ces choses sont vraisemblables, mais qu'on ne l'affirme pas.* » Mais quant aux conséquences pratiques qu'ils en tirent, les seconds ont l'avantage : quand il s'agit de tuer des gens, il faut que tout soit clair, lumineux et net, et notre vie est bien trop réelle, trop essentielle, pour servir de caution à des événements surnaturels et fantastiques. Quant aux drogues et autres poisons, je ne les prends pas à mon compte : ce sont des homicides, et de la pire espèce. Et pourtant, même à ce propos, on dit qu'il ne faut pas toujours se fonder sur les aveux des gens : on en a vu, parfois, s'accuser d'avoir tué des personnes que l'on a retrouvées ensuite en bonne santé et bien vivantes.

17. En ce qui concerne les autres accusations extravagantes dont je vais parler, je dirais volontiers qu'un homme, quelque réputation qu'il puisse avoir, ne doit être cru que pour ce qui relève de l'humain ; pour ce qui est au-delà de ce que l'on peut concevoir, pour les événements surnaturels, il ne faut seulement y croire que quand une approbation surnaturelle elle-même leur a conféré autorité. Ce privilège qu'il a plu à Dieu de donner à certains de nos témoignages ne doit pas être avili ni transmis à la légère. J'ai les oreilles rebattues de mille histoires de ce genre : « Trois personnes l'ont vu tel jour, du côté du soleil levant. » « Trois autres l'ont vu le lendemain, au couchant, à telle heure, en tel endroit, vêtu ainsi... » En vérité, je ne me croirais pas moi-même sur un tel sujet ! Et combien je trouve plus naturel, plus vraisemblable, que deux hommes mentent, plutôt que d'en croire un qui en douze heures passe, comme les vents, d'orient en occident ? N'est-il pas bien plus naturel de considérer que c'est notre entendement qui est transporté par la volubilité d'un esprit détraqué, plutôt que d'admettre que l'un d'entre nous puisse s'envoler, sur un balai, par le tuyau de sa cheminée, en chair et en os, par les soins d'un esprit étranger ? Inutile de chercher des illusions venues du dehors, et inconnues : nous sommes perpétuellement agités d'illusions intimes, d'illusions qui sont bien les nôtres. Il me semble qu'on est pardonnable de ne pas croire à des choses

surnaturelles pour autant que l'on puisse en donner une explication naturelle ; et je suis de l'avis de saint Augustin qu'il vaut mieux pencher vers le doute que vers l'assurance à propos des choses dont la preuve est difficile à apporter et qu'il est dangereux de croire.

18. Il y a quelques années, comme je passais par les terres d'un souverain, celui-ci, pour me faire une faveur, et pour combattre mon incrédulité, me fit la grâce de me faire voir en sa présence et dans un lieu particulier, dix ou douze prisonniers de ce genre. Parmi eux, une vieille femme, vraiment sorcière par sa laideur et ses difformités, et réputée depuis longtemps dans cette profession. Je pus voir les preuves et les libres confessions et je ne sais quel signe peu discernable sur cette pauvre vieille ; je me suis renseigné, j'ai parlé le plus que j'ai pu, et y prêtant toute mon attention ; et l'on sait que je ne suis pas homme à laisser ligoter mon jugement par des idées préconçues. À la fin, et en conscience, je leur eusse plutôt ordonné de l'ellébore que de la ciguë... « *Leur cas me semble plus relever de la folie que du crime.* » Mais la justice a des façons bien à elle de corriger ces maladies...

Tite-Live
[13], VIII, 18.

19. En ce qui concerne les objections et les arguments que des hommes estimables m'ont fait là comme ailleurs, je n'en ai pas entendu qui m'aient convaincu, et pour lesquels il n'y ait pas d'explication plus vraisemblable que leurs conclusions. Il est bien vrai que les arguments qui se fondent sur l'expérience et sur les faits, ceux-là je ne peux les dénouer : c'est qu'on n'en voit jamais le bout, et je les tranche souvent comme le fit Alexandre pour le « nœud gordien ». Car c'est tout de même donner bien du prix à ses conjectures que de faire brûler vif un homme à cause d'elles... On raconte des choses extraordinaires dans bien des exemples, et notamment ce que dit Praestantius à propos de son père qui, endormi et plongé dans un sommeil plus profond qu'à l'ordinaire, s'imaginait être une jument et servir de bête de somme à ses soldats ; et ce qu'il imaginait, il l'était réellement. Si les songes des sorciers se matérialisent ainsi, si nos songes peuvent parfois s'incarner et devenir réalité, je ne crois pourtant pas que notre volonté puisse en être tenue pour responsable devant la justice.

20. Ce que je dis là, je le dis comme quelqu'un qui n'est ni juge ni conseiller du roi, et qui estime qu'il est bien loin d'en être digne : je suis un homme du commun, né pour et voué à

l'obéissance envers la raison publique, dans ce que je fais et ce que je dis. Celui qui se servirait de mes rêveries pour porter préjudice à la loi la plus élémentaire, ou à une opinion, une coutume de son village se ferait grand tort, et m'en ferait tout autant. Car dans ce que je dis, je ne garantis en effet rien d'autre que le fait de l'avoir pensé à ce moment-là, une pensée désordonnée, et vacillante. C'est pour le plaisir de causer que je parle de tout, et de rien, et que je donne mon avis. *« Et je n'ai pas honte, moi, d'avouer que j'ignore ce que j'ignore. »*

Cicéron [5], I, 25.

21. Je ne serais pas si hardi pour parler si je savais que l'on va croire ce que je dis. Voici par exemple ce que je répondis à un grand personnage qui se plaignait de la dureté et de l'ardeur de mes exhortations : « Comme je vous sens tendu et préparé dans une direction, je vous propose l'autre, avec tout le soin qu'il m'est possible, pour éclairer votre jugement, et non pour le contraindre ; c'est Dieu qui tient en mains vos sentiments et vous permettra de choisir. » Je ne suis pas présomptueux au point de vouloir que mes opinions puissent pousser les gens vers quelque chose d'aussi important ; le destin ne les a pas préparées à avoir des conséquences aussi élevées et aussi graves. Certes, je change très souvent d'humeur et j'ai des opinions si variées qu'elles décevraient mon fils si j'en avais un. Que dire encore ? Les opinions les plus fondées ne sont pas toujours les plus agréables pour l'homme, tant sa nature demeure sauvage.

22. Avec à propos – ou hors de propos ? Peu importe – on dit couramment en Italie que celui qui n'a pas couché avec la boiteuse ne connaît pas les vraies douceurs de Vénus. Le hasard, ou quelque événement particulier, a mis ce mot il y a longtemps dans la bouche du peuple, et il se dit des hommes comme des femmes. C'est que la reine des Amazones, en effet, répondit au Scythe qui lui proposait de faire l'amour : « le boiteux le fait mieux. » Dans cette république de femmes, pour fuir la domination des mâles, elles leur estropiaient dès l'enfance les bras, les jambes, et autres parties qui leur donnaient avantage sur elles, et ne se servaient d'eux que pour ce à quoi nous nous servons d'elles chez nous. J'aurais pu dire que le mouvement irrégulier de la boiteuse fournissait probablement quelque plaisir supplémentaire à la chose, et quelque douceur supplémentaire à ceux qui en font l'essai ; mais je viens d'apprendre que la philosophie ancienne a

Aristote [1],
sect. X,
probl. 26.

traité de ce sujet : elle a déclaré que les jambes et les cuisses des boiteuses, ne recevant pas les aliments qui leur sont dûs à cause de leur imperfection, il en découle que les parties génitales qui se trouvent au-dessus sont plus pleines, plus nourries, et plus vigoureuses ; ou bien que ce défaut empêchant de prendre de l'exercice, ceux qui en sont affligés dissipent moins leurs forces, et peuvent donc se consacrer plus complètement aux jeux de Vénus. C'est aussi la raison pour laquelle les Grecs décriaient les tisserandes, disant qu'elles étaient plus « chaudes » que les autres, à cause du métier qu'elles font, qui les rend sédentaires et les empêche de prendre de l'exercice physique. À ce compte-là, nous pouvons trouver raison à tout ! Des tisserandes de chez nous, je pourrais dire aussi bien que ce trémoussement que leur cause leur ouvrage, alors qu'elles sont assises, les éveille et les sollicite, comme le font, chez les dames, les secousses et tremblements de leurs voitures.

23. Ces exemples ne plaident-ils pas en faveur de ce que je disais au début, à savoir : que nos raisonnements anticipent souvent sur le fait, et que l'étendue de leur juridiction est infinie, au point qu'ils jugent et s'exercent sur le néant lui-même et sur ce qui n'est pas. En plus de la facilité avec laquelle nous forgeons des raisons à toutes sortes de songes, notre imagination se montre également fort apte à se laisser impressionner par des choses fausses quand elles se présentent sous de bien frivoles apparences : c'est sur la seule autorité de l'usage ancien et courant de ce proverbe que je me suis autrefois persuadé que j'avais eu plus de plaisir avec une femme parce qu'elle n'était pas bien droite, et que j'ai mis cela au compte de ses grâces !

24. Le Tasse, quand il compare la France avec l'Italie, dit avoir remarqué que nous avons les jambes plus grêles que les gentilshommes italiens, et il attribue cela au fait que nous sommes continuellement à cheval. Mais c'est de la même constatation que Suétone tire la conclusion contraire, quand il dit, à l'inverse, que Germanicus avait rendu ses jambes plus grosses par la pratique continue de cet exercice. Il n'est rien de si malléable et de si peu réglé que notre intelligence : c'est le soulier de Thérémène, bon pour les deux pieds ! Elle est double et diverse, et les choses sont doubles et diverses. « Donne-moi un drachme d'argent disait un philosophe cynique à Antigonos. – Ce n'est pas un présent de roi, répondit-il. – Alors donne-moi un *talent*. – Ce n'est pas un

Le Tasse [14],
p. 11.

Suétone [10],
Caligula, III.

Plutarque [8],
XXXI.

Virgile [15],
I, v. 89 sq.

présent pour un Cynique ! »

*Il se peut que la chaleur dilate des voies cachées
Par où le suc arrive aux plantes nouvelles,
Ou durcisse le sol et rétrécisse ses veines,
Le protégeant contre les pluies fines, les ardeurs du soleil
Ou le froid pénétrant du Borée.*

Proverbe
italien.

25. *Toute médaille a son revers.* Voilà pourquoi Clitoma-
chos disait que Carnéade avait fait plus que les travaux d’Her-
cule en arrachant de l’esprit des hommes le « consentement »,
c’est-à-dire l’opinion, et les jugements téméraires. Cette idée de
Carnéade, si forte, est à mon avis très ancienne, elle est née en
réaction contre l’impudence de ceux qui font profession de sa-
voir, et de leurs prétentions démesurées. On avait mis Ésope en
vente, avec deux autres esclaves. L’acheteur s’enquit de ce que
savait faire le premier ; pour se faire valoir, il répondit monts et
merveilles. Le deuxième en fait autant, ou plus. Quand ce fut le
tour d’Ésope, et qu’on lui eut demandé à lui aussi ce qu’il sa-
vait faire : « Rien, dit-il, car ces deux-là ont tout dit à l’avance ;
ils savent tout. » C’est ce qui s’est passé dans la philosophie.
L’orgueil de ceux qui attribuaient à l’esprit humain la possibilité
de tout connaître provoqua chez les autres, par irritation et par
émulation, cette opinion qu’il n’est capable de rien connaître du
tout. Ceux qui sont du côté de l’ignorance ont des opinions aussi
extrêmes que ceux qui sont du côté de la connaissance. Comme
s’il fallait démontrer que l’homme est immodéré en toute chose,
et qu’il ne connaît d’autre limite que celle de la nécessité et de
l’impossibilité d’aller plus loin.

Lucien de
Samosate [6].

Bibliographie

- [1] Aristote. *Problèmes*.
- [2] Saint Augustin. *La Cité de Dieu*. Seuil. 2 tomes.
- [3] Cicéron. *Académiques*.
- [4] Cicéron. *De Divinatione*.
- [5] Cicéron. *Tusculanes*.
- [6] Lucien de Samosate. *Philosophes à vendre*. Livre de Poche.
- [7] Perse (Aulus Persius-Flaccus). *Satires*.
- [8] Plutarque. *Œuvres mêlées*. 1572. Traduction Jacques Amyot. Michel de Vascosan, Paris [Gallica, fac-similé].
- [9] Quinte-Curce. *Histoire d'Alexandre*.
- [10] Suétone. *Vies des Douze Césars*.
- [11] Sénèque. *Épîtres*.
- [12] Tacite. *Histoires*.
- [13] Tite-Live. *Annales*.
- [14] dit Le Tasse Torquato Tasso. *Rimes et prose*. Ferrare, 1585.
- [15] Virgile. *Géorgiques*.